

## MIRBEAU ET LES HISTORIENS

On ne peut pas dire que les historiens ignorent Mirbeau. Dans leurs livres sur l’Affaire Dreyfus, il est présent, parmi les autres libertaires qui se sont ralliés à la cause dreyfusarde ; dans les études sur l’histoire de l’art, et surtout sur l’impressionnisme, on ne manque pas de préciser son rôle de critique passionné ; quant aux historiens de l’anarchisme, ils ont signalé ses écrits, surtout ses articles sur les attentats. Ainsi, Noam Chomsky a cité cette formule de Mirbeau : “*l’anarchie a bon dos. Comme le papier, elle souffre tout.*”<sup>1</sup>

Mais ces références à Mirbeau sont très limitées : on a l’impression que, pour les historiens, il n’est qu’un écrivain anarchiste marginal, ou qu’un critique d’art, ou qu’un dreyfusard. Ce qui leur manque, c’est une vision d’ensemble de l’œuvre mirbellienne.

On peut noter ici un problème profond d’historiographie. Dans notre fin-de-siècle, le travail culturel est bien délimité : on est journaliste, ou romancier, ou activiste politique, ou philosophe. Il y a très peu d’écrivains qui sont réputés pour leurs oeuvres dans plusieurs champs d’études : peut-être Chomsky (philosophe, linguiste, activiste...), peut-être Foucault (philosophe, historien...), mais seuls quelques uns sont reconnus pour la diversité de leurs centres d’intérêt. Quand Mirbeau écrivait, à la fin du dix-neuvième siècle et au commencement de notre siècle, il n’y avait pas cette spécialisation. La plupart des écrivains étaient “hommes de lettres” tout court. Si on savait écrire un roman, on était aussi capable d’écrire un poème, un Salon, une chronique dramatique, un commentaire politique, n’importe quoi. Quand on lit l’œuvre complète d’un Zola, d’un Bourget, ou d’un Barrès, on retrouve cette tendance à la multiplicité des genres et des méthodes.

Donc, la diversité des écrits de Mirbeau n’a rien d’exceptionnel. Comme les autres écrivains de son temps, il était un “homme de lettres”, et il a rédigé des romans, des contes, des chroniques, des comptes rendus, etc. Ce qui le distingue, c’est son refus explicite des distinctions de genres. Ainsi, comme l’observe Martha Ward, il utilise les méthodes les plus sensationnalistes de la littérature dans ses chroniques artistiques.<sup>2</sup> Cet aspect de l’œuvre mirbellienne n’est pas simplement un trait de son style : c’est le fondement même de sa vision du monde. Selon Pierre Michel, “*pour Mirbeau... les batailles politiques, esthétiques et littéraires sont indissociables.*”<sup>3</sup> Aussi, pour les historiens, est-il difficile de le classer : est-il romancier ? journaliste ? militant ? Ils ont du mal à étiqueter une production inclassable, qui ne se réduit ni au reportage d’un témoin, ni à l’analyse d’un sociologue, ni aux fictions d’un romancier.

On comprend mieux l’oubli dont il a été victime de la part des historiens quand on considère que les thèmes politiques qu’il a développés ont perdu de leur impact à notre époque. Mirbeau a lutté pour les anarchistes, et, plus encore, pour un idéal presque utopique d’anarchie : non pas vraiment l’anarcho-syndicalisme de la C.G.T. d’avant-guerre, ni le syndicalisme révolutionnaire de la C.G.T.S.R. des années trente. Les définitions de son anarchisme sont rares : son article “La Grève des électeurs” est peut-être l’expression la plus claire de son interprétation de l’anarchisme.<sup>4</sup> Ce court texte, ironique et passionné, est un appel à l’abstention électorale. Il n’est pas adressé aux ouvriers, ni au peuple, mais aux électeurs moyens, et ce n’est pas un appel à l’action, mais plutôt à l’inaction : c’est l’expression d’un dégoût plus que d’une révolte. Pour Mirbeau, l’anarchisme est une éthique,

---

1 “Pour Jean Grave”, dans *Combats Politiques*, éd. P. Michel et J.-F. Nivet (Paris, 1990) p.142; Noam Chomsky, *For Reasons of State* (Bungay, 1973), p.151.

2 Voir Martha Ward, “From Art Criticism to Art News; journalistic reviewing in late nineteenth century Paris”, dans M. Orwicz (éd), *Art Criticism and Its Institutions in Nineteenth Century France* (Manchester, 1994), pp.162-181 et Nella Arambasin, “La critique d’art de Mirbeau, ou l’élaboration d’une anthropologie religieuse”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4 (1997), pp. 96-123.

3 Voir Pierre Michel, *Les Combats d’Octave Mirbeau* (Besançon, 1995), p.11. Voir aussi Marie-Françoise Montaubin, “Les Romans d’Octave Mirbeau : `Des livres où il n’y aurait rien!... Oui, mais est-ce possible?`”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2 (1995), pp.47-60.

4 Voir *Combats politiques*, pp.109-15.

un idéal, un moyen de faire comprendre la société, non un programme de révolution.<sup>5</sup>

À notre époque, il ne reste plus d'organisations politiques susceptibles de consacrer l'œuvre mirbellienne. Mirbeau est presque sans héritiers politiques ou culturels, et il est tentant d'en conclure qu'il était marginal et minoritaire, étranger aux grands thèmes politiques et culturels du dix-neuvième siècle.

Cette interprétation est erronée, car il n'a jamais été marginal : il a travaillé pour des quotidiens de grande diffusion et sa plume était très recherchée. Il a participé aux mêmes luttes que les gagnants de son époque : les impressionnistes et les dreyfusards. Plutôt que de le classer comme marginal, il vaudrait mieux repenser le monde des lettres dans lequel il vivait, et comprendre Mirbeau comme un célèbre champion des grandes causes historiques.

Il y a deux aspects de lui qui restent inconnus des historiens et dont il convient de rendre compte. Le premier, c'est qu'à côté de l'anarchiste, du dreyfusard, du critique d'art, Mirbeau était aussi un témoin sensible des multiples crises de son époque. Le deuxième, plus difficile à saisir, c'est la cohérence de sa pensée politique.

Il a été actif comme écrivain pendant plus de quarante ans et a été le témoin de la plupart des crises de la troisième République : la guerre franco-prussienne, l'Ordre Moral et le projet de troisième restauration de la monarchie, le boulangisme, la "droite nouvelle", anti-sémite et anti-dreyfusarde, l'anticléricalisme des républicains, et la S.F.I.O. de Jaurès. Sur chaque épisode il a laissé des commentaires - quelquefois lucides, quelquefois furieux, et souvent les deux à la fois.<sup>6</sup> Ses écrits sur ces sujets présentent deux intérêts pour les historiens : d'abord, ses commentaires sont ceux d'un témoin passionné et bien informé ; ensuite, paraissant dans la grande presse ils avaient un impact considérable, et Mirbeau a contribué à former politiquement toute une génération de lecteurs. En lisant ses chroniques politiques, on comprend mieux les colères des dreyfusards, leurs craintes d'un *putsch* militaire et - souvent - leurs désillusions avec la politique post-dreyfusarde de Combes.<sup>7</sup>

Les interventions de Mirbeau ne se limitent pas aux crises politiques de la troisième République. Plus généralement, il observe la lente et difficile construction d'une culture politique républicaine dans la société française. Dans ses premiers écrits, des années 1860, il se déclare "*fil de la Révolution*".<sup>8</sup> Mais, pendant les années 1870 et même jusqu'à 1884, il a travaillé pour la presse de droite. Puis, après son "*tournant*" (selon l'expression de Michel et Nivet), il s'est rallié à l'anarchisme.<sup>9</sup> Dans la plupart de ses écrits on trouve une interrogation presque permanente sur l'avenir de la France républicaine. Pour le jeune écrivain "de droite", elle se manifeste par une polémique dédaigneuse contre "la gueuse". Mais pour l'écrivain plus mûr des années 1880 et 1890, la critique de la République est plus nuancée et souvent apporte encore des renseignements aux historiens.

Ainsi, il dénonce la distance entre les promesses politiques et sociales du républicanisme et la pratique des républicains dans les villages de province. Ses "Propos de l'instituteur", écrits en 1904, décrivent une société où le paysan reste "*la dupe de tout le monde, de l'usurier, de l'avocat, du prêtre, du charlatan, du politicien beau parleur*".<sup>10</sup> Il était particulièrement impliqué par les conditions sociales dans les départements de l'Ouest.<sup>11</sup> Par exemple, il observe, à propos d'une épidémie de typhoïde en Bretagne : "*Le taciturne Breton, sur qui pèse âprement le fatalisme catholique, est familier avec la mort... Il ne se plaint point,*

---

5 Sur cet esprit, voir Olivier Barrot et Pascal Ory (éd.), *La Revue Blanche : histoire, anthologie, portraits* (Paris, 1989), et Richard Sonn, *Anarchism and Cultural Politics in Fin-de-siècle France* (Lincoln, Nebraska, 1989). Sur l'anarchisme de Mirbeau, voir Sharif Gemie, "Mirbeau and Anarchism", *Anarchist Studies* 2:1 (1994), pp. 3-25.

6 Voir *Combats Politiques*, loc. cit. Sur Mirbeau et la droite, voir Sharif Gemie, "Mirbeau and the Changing Nature of Right-Wing Political Culture", *International Review of Social History* (à paraître en 1998).

7 Évidemment, il y avait des similarités sur ce point entre Mirbeau et Péguy, surtout dans *Notre Jeunesse*.

8 Octave Mirbeau, *Lettres à Alfred Bansaard des Bois*, éd. P. Michel (Montpellier, 1989), p.104.

9 Voir Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au coeur fidèle* (Séguier, 1990).

10 *Combats politiques*, p.240

11 Voir Octave Mirbeau, *Croquis bretons*, éd. J.-F. Nivet (Rezé, Séquences, 1993) et *Noirmoutier, notes de voyage*, éd. J.-F. Nivet (*Ibid.*), 1992)

*ne se défend point, et il va, de son même pas lent, sans seulement détourner la tête du bruit de la mort qui galope derrière lui et le talonne. Il y a de l'Oriental dans ce Celte anémié, du musulman dans ce catholique.*"<sup>12</sup>

Dans un autre conte, intitulé "Monsieur le Recteur", on voit le curé d'un petit village de la misérable lande morbihannaise qui, pour 150.000 francs, a fait construire une vaste église. "C'est un apôtre!", s'écrient les biens-pensants. Mais cette somme énorme, il l'a collectée auprès des pauvres de la paroisse, en les menaçant de l'enfer et des punitions divines!<sup>13</sup> Face à de telles menaces, les pauvres sont sans défense. Après la quête, il leur conseille de voter pour Boulanger, contre la République. Mirbeau note ainsi le succès de la "droite nouvelle", antirépublicaine, plus tard antidreyfusarde et nationaliste, et l'accuse de tromper les électeurs ruraux et, par ce moyen, de préserver, sous la République, les vieilles structures de subordination politique et d'oppression dans les campagnes.<sup>14</sup> L'apathie de la France profonde devant l'Affaire Dreyfus est à ses yeux la preuve majeure de l'échec de la culture républicaine.<sup>15</sup>

Pour Mirbeau, c'est dans l'Ouest, et surtout en Bretagne, qu'on trouve l'évidence la plus frappante de la distance entre la République et le peuple. Son chef-d'œuvre à cet égard est son *Journal d'une femme de chambre* (1900), où Célestine, une Bretonne, au fil de ses places, fait l'expérience des ménages mondains et bourgeois de Paris et de la province. Son travail ne lui apporte ni la fortune ni l'émancipation culturelle - elle reste croyante (à sa façon) et même, avec des réserves, antidreyfusarde.

La première leçon de ce tableau, c'est la faiblesse de la République, et la puissance de ses ennemis. À première vue, on pourrait voir en Mirbeau un républicain, qui écrit pour soutenir les gouvernants contre les masses rétrogrades. Mais il y a d'autres thèmes dans ses contes et ses chroniques. En évoquant les obstacles à la culture politique républicaine, il pose la question de savoir comment la République peut l'emporter : comment gagner l'adhésion des masses, restées largement catholiques, monarchistes, et ignorantes ? Ses questions nous amènent à repenser la République et la nature du républicanisme : sans un nouveau type de culture politique, plus proche du peuple, plus ouvert aux idées nouvelles, la République ne remportera jamais la victoire.

Dans ses écrits, Mirbeau note donc la faillite sociale de la République. Les signes de cet échec sont souvent de vieux stéréotypes de l'oppression : il met en scène des vagabonds sur la route, des prostituées des villes, des mendiants devant les maisons, des "filles-mères" et des blessés.<sup>16</sup> Mais - en dehors des *Mauvais bergers* - il n'évoque pas vraiment la lutte de classe qui oppose le prolétariat ouvrier et la bourgeoisie. Il peint plutôt une organisation sociale ancienne, inchangée depuis des siècles en dépit des promesses politiques des républicains. Pour lui, l'important c'est de parler de l'existence des victimes, des oubliés, qui sont en eux-mêmes la preuve d'une faillite sociale et politique. Cette prise de position lui est propre : il éprouvait une solidarité instinctive pour tous les opprimés, quels qu'ils fussent, et son soutien aux grandes victimes politiques des préjugés de son époque - Alfred Dreyfus et Oscar Wilde, par exemple - a été spontané et inconditionnel.

Son attitude face au républicanisme est donc complexe.<sup>17</sup> Il est sensible aux promesses, aux idéaux des républicains, et il caresse l'espoir d'un monde où l'on puisse vivre sans la crainte des anciennes autorités de l'Église et de l'armée ; mais il est déçu par la pratique des républicains, surtout quand il voit se développer une nouvelle couche de

12 *Croquis bretons*, p.84

13 'Monsieur le recteur' dans *Contes Cruels*, t.II, éd. Pierre Michel et Jean-François Nivet (Séguier, 1990), pp.236-40.

14 Voir Octave Mirbeau, *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique*, éd. Hubert Juin (Paris, 1977 [1901]), p.214.

15 Voir Octave Mirbeau, *L'Affaire Dreyfus*, éd. P. Michel et J.-F. Nivet, Séguier, 1991.

16 Voir surtout la section "Aux côtés de tous les opprimés" dans les *Combats politiques*.

17 Sur ce thème, voir Pierre Michel, "Octave Mirbeau et le concept de modernité", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4 (1997), pp.11-32.

politiciens corrompus, qui anesthésient leurs électeurs.<sup>18</sup>

Il faut préciser qu'il n'y a pas une philosophie politique mirbellienne comme il y a une philosophie politique marxiste ou bakouniniste. Mirbeau n'a jamais rédigé de manifeste, et il lui aurait été bien difficile d'en écrire. Mais, quand on regarde son œuvre dans sa totalité, on en saisit mieux la consistance et la cohérence.

Elle exprime la crise d'adaptation d'une couche de la société française devant la modernité et l'industrialisation. Mirbeau est né en Normandie et il a fait ses études secondaires en Bretagne ; il est le fils d'un notable provincial, et ses parents souhaitaient qu'il devînt médecin ou notaire. On peut donc le qualifier de "bourgeois", dans la mesure où sa famille était bourgeoise selon le vieux modèle français : bourgeoisie de professions libérales, de commerçants et de rentiers ; bourgeoisie administrative ou agricole plutôt qu'industrielle. À travers l'œuvre de Mirbeau on peut lire les craintes et les espoirs de cette vieille bourgeoisie rurale devant la modernité culturelle, politique et économique.

Parmi ces petits-bourgeois, certains plaçaient leur espoir dans la République : espoir d'une République des petites gens<sup>19</sup>, d'une harmonie sociale, d'une promotion sociale (grâce à la croissance économique) et culturelle (par l'école). Cet espoir était souvent conforté par des motivations négatives : la crainte d'une troisième restauration, le rejet du pouvoir du clergé et des nobles. Pour ces raisons, les masses rurales ont voté pour des candidats républicains en 1876 et 1878<sup>20</sup>. Mais on trouve aussi dans l'œuvre de Mirbeau des obsessions relatives à la République, à Paris et à l'émancipation sociale : on peut y lire toutes les vieilles peurs provinciales de Paris, lieu de la corruption, de la décadence, de la perte de l'identité sociale et sexuelle.<sup>21</sup> Mirbeau était aussi fasciné par la condition ambivalente de la femme moderne : libérée ou corruptrice ?<sup>22</sup> Encore une fois, on peut noter que ces peurs ne sont pas motivées par une conscience de classe, mais plutôt par une opposition d'ordre culturel.

On trouve dans ses écrits un dernier thème qui exprime un aspect de la culture bourgeoise : sa jouissance devant l'évocation de la nature dans l'art impressionniste, qui rompt avec les traditions académiques, mais qui est vivement apprécié par une fraction éclairée de la bourgeoisie.<sup>23</sup>

Mirbeau était un écrivain radical, passionné et engagé. Les historiens peuvent lire en ses œuvres un commentaire puissant sur les événements politiques et les crises sociales de la troisième République. Ce commentaire n'est pas celui d'un "marginal" : il y a de bonnes raisons de penser que ses œuvres expriment bien la culture d'une partie de la société française. Mais, ce qui est plus révélateur, on peut y lire aussi un commentaire sur les dessous de la vie politique française.

Sharif GEMIE

Université de Glamorgan, Pays de Galles  
(traduit par Sharif Gemie et Pierre

Michel)

---

18 Voir Octave Mirbeau, *Dingo*, éd. C. Fritz (De Maule, 1978 [1913]), p. 50

19 Voir Maurice Agulhon, *Marianne au pouvoir ; l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914* (Paris, 1989) ; sur le républicanisme populaire, voir aussi Charles Rearick, "Festivals in Modern France ; the experience of the Third Republic", *Journal of Contemporary History*, n° 12 (1977), 435-60

20 Voir Maurice Agulhon, "Les paysans dans la vie politique", dans *Histoire de la France rurale*, t.III, éd. Georges Duby et Armand Wallon (Paris, 1976), pp.329-57.

21 Voir, par exemple, Octave Mirbeau, *Paris déshabillé*, éd. Michel et Nivet, Caen, l'Echoppe, 1991), et *Le Calvaire* dans *Les Romans autobiographiques*, éd. R. and P. Wald Lasowski (Mercure de France, 1991).

22 Voir *Paris déshabillé*, l'extraordinaire *L'Amour de la femme vénale* traduit du bulgare par A. Lévy, éd. P. Michel (Paris, Indigo/Côté-Femmes, 1994), et *Le Jardin des supplices*, éd. M. Delon (Paris: Folio, 1991). Ce dernier texte a intrigué des générations des commentateurs : voir l'analyse de Pierre Michel, "Le Jardin des Supplices: entre patchwork et soubresauts d'épouvante", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3 (1996), pp. 46-72, et Jérôme Gouyette, "Perspectives sadiennes dans *Le Jardin des Supplices*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 1 (1994), pp. 83-93.

23 Voir T. J. Clark, *The Painting of Modern Life ; Paris in the Art of Manet and His Followers* (London, 1985).

